CHRONIQUE

J'ai bien peur de me faire un ennemi mortel en me mettant l'indiscrétion suivante sur la conscience ; mais il faut pourtant que ça sorte. On n'a pas d'idée comme l'esprit d'entreprise se développe chez les Canadiens-Français, que naguère on traitait d'arriérés. Voici le dernier trait de génie d'un monsieur qui dépend un peu de sa femme pour les misères de l'existence. Mais sa bonne moitié qui le connaît, lui mesure le vin — comme à la brebis tondue. Cette parcimonie ne fait pas l'affaire du mari, qui, poussé par le besoin, a créé une industrie toute nouvelle et toute originale. La passion dominante de sa femme est un petit amour de chien qui mesure à peine cinq pouces de long.

Le monsieur a imaginé une combinaison avec un compère auquel il porte toutes les semaines subrepticement le merveilleux caniche. Désespoir de la dame qui offre immédiatement cinq piastres de récompense pour le recouvrement de son chien. Inutile de dire que *Lindor* se retrouve immédiatement et que le mari empoche les cinq dollars.

* * *

Par ces temps de décadence sidérale, vulgairement connue sous le nom de pluie, la seule consolation possible est de rester chez soi : ce qui donne beaucoup de chance à la philosophie. J'ai donc fait de la morale, de la physiologie, de l'économie sociale sur toutes les coutures. Quelle étude du haut d'une fenêtre que ce défilé d'hommes affairés ou de femmes indomptables que la boue et les averses sont incapables d'arrêter ! Entre toutes choses, ce qui m'a le plus frappé est la manière de marcher. Le dirai-je ? Beaucoup de femmes marchent adorablement, mais la grande majorité marchent mal. Elles y mettent une insouciance indigne de leur beauté. Je parle surtout des jeunes filles qui généralement sont charmantes, car notre jeune génération, de l'aveu de tous, est remarquablement belle.

Pourquoi ne soigne-t-on pas mieux la démarche, qui, presque, infailliblement manque de vivacité ? Les physiologistes qui ont la prétention de lire le caractère d'une femme dans son marcher trouveraient nos femmes froides et insouciantes, tandis que ce n'est pas le cas. Les unes traînent les pieds sans mouvement du corps ; d'autres exagèrent le balancement des épaules. En voici une dont la tournure aggrave l'allure déjà trop penchée ; on dirait une course entre les pieds et la tête. Signalons en passant cette énormité qu'on appelle tournure et qui fait paraître toutes les femmes infirmes. Si elles savaient comme les hommes trouvent cela laid, disgracieux !

Rien n'est beau comme une femme qui marche bien. Il n'est pas nécessaire qu'elle soit jolie ; il n'est pas même nécessaire qu'elle soit vue de face pour être admirée. Une femme qui se tient droite, la tête bien plantée, les épaules gracieusement à plomb dont les mouvements dégagent bien la taille, qui sait comment se porter les bras et se tenir les mains, qui a le pas vif et alerte, est tout un poème ; et l'on aime à voir passer ce chef d'œuvre du bon Dieu. Mais, hélas ! on ne veut pas s'occuper de cela dans notre pays.

Qu'est-ce qui fait donc la réputation de la parisienne qui, en général, n'a pas la beauté plastique de l'Anglaise de Londres ? C'est l'art extrême de sa démarche, mettant en relief l'art extrême de sa mise, qui n'est jamais dispendieuse mais qui est d'un goût parfait !

* * *

Je ne dis pas que nos Canadiennes doivent être orgueilleuses ou coquettes. Au contraire, la toilette demande de la simplicité. Il suffit d'y mettre du goût. Les femmes les plus riches sont celles qui dépensent le moins pour leurs vêtements. Madame W. H. Vanderbilt, dont le mari est riche de \$80,000,000 ou \$100,000,000 et qui peut se payer un cuisinier de \$10,000 par année, ne dépense jamais \$1,000 par année pour sa garde-robe. Et cependant, elle est la plus grande élégante de New-York, toujours à la tête des amusements, soirées, diners de la grande métropole commerciale.

Madame Jay Gould qui est morte dernièrement dépensait encore moins que cela pour sa toilette, bien que le célèbre financier ait aujourd'hui une fortune de \$100,000,000.

Nelly Gould, la fille aimée de Jay Gould vit sur un revenu de \$40,000 par année. Elle est à peu près assurée d'un héritage de \$20,000,000. Elle ne dépense que \$2,500 pour sa toilette.

La femme de A. T. Stewart, le richissime marchand de New-York, faisait tout le contraire. Elle dépensait \$15,000 à \$20,000 par année. A sa mort on a trouvé son immense palais rempli de robes et de jupons. Cependant, comme elle n'avait pas de goût, elle était plutôt ridicule qu'admiration.

* * *

Les journaux américains citent le fait d'un sénateur américain, Oliver Hampton Smith, d'Indiana, qui, le lendemain de son élection partit pour Washington. Mais pour ne pas perdre son temps il conduisit un troupeau de cochons à Cincinnati. Il les menait lui-même à pied. Lorsqu'il arriva un soir à un petit village sur sa route, on s'empressa autour de lui pour lui demander des nouvelles de l'élection.

— Qui est élu ? Hendricks ?

— Non.

— Alors, c'est Noble ?

— Non.

— Mais qui donc ?

— C'est moi.

Les questionneurs se regardèrent, puis se préparaient à trouver la farce bonne quand Hampton Smith monta sur l'escalier et commença un *stump speech*. Tout le monde fut convaincu que c'était bien lui.

Nous avons un exemple, en Canada, d'un homme public qui a commencé sa carrière en conduisant des troupeaux de cochons. Il est aujourd'hui échevin ; mais malheureusement il paraît avoir gardé les manières de ses anciens administrés.

* * *

Du nouveau pour les gourmets à la recherche de menus distingués. Il y a eu, voilà quinze jours, une grande vente d'animaux de ménagerie à Anvers dans les jardins de zoologie. Les amateurs et collectionneurs s'y étaient rendus de toutes les parties du monde. Après la vente, vint le dîner. En voici le menu, unique dans son genre :

Omelette. — Oeufs d'Austruche.

Poisson. — Cachalot et pieuvre.

Filet. — Antilope des Indes.

Jambon. — Ours de Russie.

Gibier. — Tapir.

Langue. — Bisson de l'Afrique du Sud aux épinards.

Cotelettes. — Lama aux petits pois.

Le roi de Hollande avait envoyé un sanglier qui fut servi tout entier.

Il y eut vingt services et le repas dura six heures.

* * *

De la ménagerie aux curiosités de cirque, il n'y a qu'un pas. Les deux frères Allemands Ernil et Wilhelm Vaucke viennent d'arriver à New-York. Vous me direz que ça vous est bien égal à première vue ; mais j'ai les moyens de vous convaincre que vous devez avoir hâte de faire leur connaissance. L'un a 34 ans et l'autre 23, et ils pèsent 1,000 livres à eux deux. Cinq minutes après leur naissance, ils avaient 17 livres à leur avoir et ils n'ont cessé une minute de prospérer depuis ce temps-là, sans compter qu'ils ne font que de débiter dans leur carrière. Le moindre encouragement ne manquera pas de les porter d'ici à vingt ans, dans les 1,000 livres chacun.

Ce fut toute une histoire pour leur bâtir des lits convenables à bord du steamer Wyoming qui les a amenés.

* * *

On est en train de retrouver l'une des plus grandes fortunes du monde. Sait-on que les trésors légendaires de Montezuma qui remplissaient des chambres entières et que Cortes vola au célèbre roi du Mexique n'ont jamais été dispersés ! Quand Montezuma fut incarcéré, son neveu Guaultimotzen prit le commandement du royaume, et à la tête des Astèques, il défit Cortes le 12 juillet 1520, reconquit les trésors volés et les cacha secrètement dans le palais de Montezuma à Coyoacan. Cinq ans plus tard, il mourut laissant verbalement le secret de sa cachette à son fils Diego de Mendoza de Austria Moctezuma y Torres. Le fils consigna ce secret sur le papier avec l'énumération des valeurs enfouies. C'est comme un conte des *Mille et une nuits*. Les diamants et les pierres précieuses y sont à pleines urnes. On se demandera peut-être pourquoi le trésor n'a-t-il pas été retrouvé avant ce jour. Le document est resté dans les papiers de famille et a été transmis de génération en génération jusqu'à ce qu'il soit arrivé entre les mains de l'héritier actuel Vitarío Camarcho y Torres, citoyen de Mexico, né en 1854. Mais il était redigé en hiéroglyphes astèques.

La filiation est complète. Cortes avait vainement torturé le roi Mexicain pour lui arracher son secret. Quand il l'eut mis à mort en 1525, le fils de la victime fut baptisé sous le nom de Diego de Mendoza de Austria Moctezuma y Torres. Celui-ci mourut en 1604 laissant la description du trésor à Bartolome Moctezuma qui mourut en 1687. Le document passa aux mains de Massiano Filles Ordierra qui mourut en 1789, puis à Macario Torres de Mendo à Moctezuma y Gutierrez, grand oncle de M. Camarcho. A la mort du dépositaire en 1837, le document passa à Marcelino Camarcho, père du réclamant actuel, qui en a la possession depuis 1886.

Par une terreur superstitieuse, bien fondée du reste, il était de tradition dans la famille de ne point chercher à découvrir le trésor, parcequ'on savait bien qu'à la moindre tentative, le gouvernement espagnol le confisquerait. Il n'y a que 79 ans que l'Espagne s'est retirée du Mexique qui a toujours été depuis en révolutions. La présente époque est la seule période où il soit possible de songer à reconquérir ces richesses. Les documents sont certainement authentiques, en autant qu'il s'agit de leur vétusté.

Il s'est formé une puissante compagnie dans laquelle est le Président du Mexique lui-même pour faire les fouilles voulues.

On estime le trésor à \$80,000,000 ou \$100,000,000.